

Le Monde

Théâtre : Julie Deliquet orchestre une subversion joyeuse dans un atelier

Avec *Huit heures ne font pas un jour*, au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, la metteuse en scène signe une adaptation enlevée du feuilleton télévisé sur le monde ouvrier de Rainer Werner Fassbinder.

Publié le 9 octobre 2021



La troupe de *Huit heures ne font pas un jour*, d'après Rainer Werner Fassbinder, mis en scène par Julie Deliquet, au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis. PASCAL VICTOR/ARTCOMPRESS

Un spectacle sur la vie ouvrière, optimiste et joyeux, baigné par l'énergie galvanisante de la débrouille et du sens du collectif ? On prend ! Et on salue la belle idée qu'a eue [Julie Deliquet, la nouvelle directrice du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis \(Seine-Saint-Denis\)](#), d'adapter au théâtre [Huit heures ne font pas un jour, le formidable feuilleton télévisé réalisé par Rainer Werner Fassbinder en 1972](#). La soirée qu'elle présente, en compagnie de ses excellents comédiens, fait crépiter une étincelle d'utopie bienvenue, dans notre monde courbaturé par bien des maux, et pas seulement par le Covid-19. En 1971, quand la chaîne de télévision allemande WDR lui propose de réaliser une série familiale, diffusée à des heures de grande écoute, Fassbinder a 26 ans. Il a déjà écrit treize pièces de théâtre, réalisé huit films, signé nombre de mises en scène de ses propres pièces ou d'autres auteurs. La commande de la WDR l'intéresse parce qu'elle lui permet d'investir et de subvertir un genre populaire, d'y apposer sa patte. *Huit heures ne font pas un jour* ne ressemble à rien d'autre, dans sa manière d'aborder le réel à rebours du naturalisme en vigueur à la télévision et d'inventer une forme d'artifice, entre conte et distanciation brechtienne. C'est aussi l'œuvre la plus optimiste de Fassbinder, qui laisse libre cours, de manière inédite chez lui, à la fraîcheur et à l'espoir.

Les comédiens sont ici d'un engagement, d'une fraîcheur et d'une présence qui vous embarquent et ne vous lâchent plus

Le cinéaste allemand a surtout inventé là une merveilleuse galerie de personnages, tous plus vivants et attachants les uns que les autres, qui font le prix de cette fresque située à l'exacte intersection de l'intime et du collectif. Le cœur en est une famille ouvrière de Cologne, les Krüger-Epp, que l'on découvre alors qu'elle fête l'anniversaire de son inénarrable grand-mère, Luise,

dite Mamie. Lorsqu'il ressort acheter quelques bouteilles de mousseux au distributeur de la gare, Jochen, son petit-fils, rencontre Marion, et c'est le début d'une grande histoire d'amour, autour de laquelle tourne toute l'œuvre.

PUGNACITÉ ET SOLIDARITÉ

Jochen est ouvrier dans une usine d'outillage, il est beau gosse, beau parleur ; Marion travaille au service des petites annonces du journal local, c'est une jeune femme libre, indépendante. Quant à Mamie, monument d'impertinence et de vivacité, armée d'une philosophie solide - « *in schnaps veritas* » -, elle semble apte à résoudre tous les problèmes. Combat ouvrier pour plus d'autonomie, émancipation féminine, dignité du troisième âge, droits de l'enfant... Fassbinder fait le pari d'une lutte heureuse, trempée dans la pugnacité et la solidarité.

Julie Deliquet s'empare de ce matériau exceptionnel avec le talent qui est le sien - c'en est un - pour rendre tout cela simple et vivant, ancré dans le présent du théâtre, fortement incarné. Elle ramène les cinq épisodes de la série à un spectacle de trois heures, et pourtant tout est là, le romanesque et le réel, le social et l'intime, cousus au petit point.

La metteuse en scène fait le pari d'un espace unique, vaste atelier vintage décoré avec son superbe sens de la récup, un décor qui est avant tout un espace à jouer, et qui se transforme en un clin d'œil en salle de banquet pour un mariage.

Dans ce théâtre à nu, où la peau du réel n'a pas le recours, pour s'habiller, de l'image telle que pouvait la travailler un cinéaste comme Fassbinder, les comédiens sont en première ligne. Et ils sont ici d'un engagement, d'une fraîcheur et d'une présence qui vous embarquent et ne vous lâchent plus, déployant un jeu certes réaliste, dans leurs costumes furieusement *seventies*, mais teinté d'étrangeté et de merveilleux. Qu'il s'agisse d'Ambre Fevre, lumineuse Marion, ou de Mikaël Treguer, Jochen intense et séduisant. De Christian Drillaud, parfait en amoureux lunaire de Mamie, de Lina Alsayed, magnifique en épouse se tirant des griffes d'un mari violent, ou d'Éric Charon, en homme (pas si) ordinaire.

Mais celle qui règne sur le spectacle, comme sur l'histoire de Fassbinder, c'est Mamie, telle que la joue [Évelyne Didi](#), en faisant souffler un irrésistible vent de folie douce sur la représentation. En elle s'incarne tout l'esprit primesautier de *Huit heures ne font pas un jour*, cette subversion joyeuse qui déjoue la lourdeur des destins écrits d'avance.

De le retrouver aujourd'hui, ce geste de Fassbinder consistant à montrer des prolétaires bien décidés à ne pas s'enfermer dans une position de victimes, mais devenant les acteurs de leur propre histoire, cela fait un bien fou. Comme une ivresse retrouvée, après des années de gueule de bois.

Fabienne Darge